

La divine proportion

Roger Jomini – Tolérance et Fraternité
Genève

Ce temple était un modèle de formes géométriques parfaites. Quatre plates-formes représentent les quatre mondes qui composent l'existence soit : le matériel (le corps), l'émotionnel (l'âme), le spirituel (l'intelligence), le mystique (la part de divinité en chacun de nous). Au sein du monde divin trois portiques étaient censés figurer la Création, la Formation, et l'Action.

Le monument avait pour forme générale un grand rectangle de cent coudées de longueur (la coudée équivalant à cinquante centimètres environ) sur cinquante de largeur, et trente de hauteur. Situé au centre, le temple proprement dit mesurait trente coudées de long sur dix de large. Au fond du temple était placé le cube parfait du Saint des Saints. En celui-ci était disposé l'autel en bois – de l'acacia, bien sûr. Cet autel était cubique lui aussi avec des arêtes de cinq coudées. Posés à sa surface, douze pains représentaient les mois de l'année. Au-dessus, le chandelier à sept branches symbolisait les sept planètes. Selon les Anciens, le temple de Salomon est une figure géométrique calculée pour former un champ de forces. Au départ, le nombre d'or est la mesure de la dynamique sacrée. Ainsi, le temple est conçu comme un lieu de passage entre deux mondes : le visible et l'invisible.

Principes et perfection formels

La divine proportion est aussi appelée nombre d'or, ou encore proportion dorée. On sait qu'il s'agit du rapport particulier tel que la plus petite partie d'une ligne est dans le même rapport à la plus grande que la plus grande au tout. C'est 1,61803399, ou 1,618 si l'on veut. Sur le plan de la construction cela signifie que pour avoir un rectangle aussi parfait que possible il convient qu'à une largeur de 1m corresponde une longueur de 1,618. Ce nombre est désigné depuis 1914 sous la lettre grecque *phi*, en honneur au sculpteur Phidias, qui aurait utilisé son principe pour décorer le Parthénon à Athènes. Considéré comme

le nombre de la perfection formelle, on en trouverait les manifestations dès la plus haute Antiquité, par exemple dans la pyramide de Khéops (2800 av. J.-C.) en Egypte. Au III^e siècle avant notre ère Euclide l'évoque dans ses *Éléments*. Mais auparavant, Pythagore (570-v 490 av. J.-C.), philosophe et mathématicien grec né à Samos en Ionie, sur l'actuelle côte turque, avait fondé à Crotone en Italie une communauté religieuse qui exerça une large influence politique, avant d'être chassée par une révolte de la population. Pythagore développa les mathématiques et un système philosophique où les nombres font office de principes. On lui doit également la découverte des nombres irrationnels. Aucun de ses écrits n'a été conservé.

Aristote, l'un des témoins les plus anciens du pythagorisme, expose l'histoire de la recherche philosophique des causes et des constituants de l'univers. Certains ont vu dans l'eau ou l'air le principe de toutes choses. Pour les pythagoriciens, le principe est le nombre. Plus exactement le nombre géométrique, réalisé dans tout arrangement d'objets, par exemple les constellations du ciel. Les nombres sont pour eux d'essence divine, analogues aux dieux de la mythologie.

L'univers comme une symphonie

Chaque nombre a son caractère propre. Impair signifie mâle; pair, féminelle. La série de dix nombres forme un tout achevé, la décade, dont la totalité de l'univers est l'image. Ainsi, lignes et surfaces du monde physique sont engendrées par le nombre. Cette doctrine énigmatique s'exprime aussi sous la forme d'oppositions tranchées entre bon et mauvais, ténèbres et lumières.

Certains pythagoriciens se sont également intéressés aux rapports harmonieux entre les nombres, ou «proportions». Ils voyaient dans l'harmonie des contraires la cohérence de l'univers. D'autres ont approfondi la théorie musicale qui repose sur la proportion des cordes. D'où l'idée de considérer l'univers comme une symphonie, la fameuse musique des sphères. Il faudrait citer le philosophe Hippase, mort noyé pour avoir voulu révéler le secret de la secte, le nombre d'or.

À la renaissance, le franciscain Pacioli donne le titre de *Divine proportion* à notre nombre d'or. Mais c'est au 19^e siècle qu'Adolf Zeising parle de section d'or, et la recherche dans l'architecture. Le nombre d'or commence alors à prendre un aspect mythique, voire mystique, développé plus tard par le Roumain Matila Ghyka. Peintres (Dali, Picasso) et architectes (Le Corbusier) l'intégreront à leurs travaux.

L'esprit de Pythagore hante encore les sciences. Ainsi, la physique quantique, vite qualifiée «atomystique», décrit les transferts d'énergie des électrons par des multiples entiers de la constante de Planck, en contraste avec la théorie du continu, dominante du 19^e siècle.

Pour nous francs-maçons, la divine proportion ou le nombre d'or, comme on préférera, est intimement associé à notre vécu. Il serait donc oiseux d'en énumérer les innombrables exemples. On fera une exception pour l'Etoile flamboyante, qui nous est si familière, déjà révérée par les pythagoriciens, puis utilisée par Léonard de Vinci qui y inscrivit un homme, conformément à une tradition lointaine qui en fait le graphisme même de l'homme avec sa tête et ses quatre membres.

Le sceau ou le bouclier

Matyla Ghyka, déjà cité, dans son ouvrage *Le Nombre d'or*, montre que la divine proportion est contenue en quelque sorte dans les flancs de l'étoile à cinq branches. Notre étoile flamboyante est issue du pentagramme pythagoricien, parfois appelé sceau de Salomon, bien que cette désignation soit le plus souvent réservée dans la pratique à l'hexagone étoilé. On l'appelle encore bouclier de David.

L'étoile flamboyante à cinq branches est le symbole de la manifestation centrale de la lumière, du centre mystique du foyer d'un univers en expansion. Tracée entre l'équerre et le compas, c'est-à-dire entre la terre et le ciel, elle figure l'homme régénéré, rayonnant comme la lumière au milieu des ténèbres du monde profane.

